

ÉDITORIAL

Qu'est-ce qui a conduit le comité de rédaction de *Recherches* à consacrer un numéro de la revue à l'image ? Tentation de la mode ? Après l'oral, la littérature de jeunesse, autres thèmes particulièrement branchés, l'image serait-elle un sujet très tendance ? Si telle était notre motivation, il faut bien dire que nous serions un peu décalés : voilà de nombreuses années désormais que cette « mode » sévit, sinon dans les pratiques majoritaires, du moins dans les injonctions officielles comme dans les manuels qui cherchent consciencieusement à obéir à ces dernières...

La motivation de ce numéro est évidemment ailleurs : l'enseignement de l'image en cours de français a désormais une histoire suffisamment longue pour qu'on puisse exercer un regard critique sur les effets didactiques et pédagogiques de cette injonction institutionnelle. Disons-le clairement, l'enseignement de l'image (en tant qu'objet d'enseignement) pose encore problème aux enseignants de français. On peut s'interroger d'ailleurs sur la légitimité de l'image en classe de français. *A priori*, il s'agit là du domaine réservé des enseignants en arts plastiques logiquement plus compétents. Bien sûr, le vocabulaire afférant à l'image, ou plus exactement à son enseignement, s'apparente à celui du français : on parle par exemple de lecture d'image, de grammaire de l'image... L'explication paraît artificielle et n'est, en tous cas, pas suffisante. A bien y réfléchir ce n'est pas parce que les spécialistes de l'image se sont emparés du vocabulaire du français (ou plus exactement des études littéraires) que l'étude de l'image en français devient pour autant légitime. Et si l'on veut bien considérer que, normalement, plus elle s'adresse à un public adulte, lettré, expert, plus la littérature tend à se débarrasser de l'illustration, il y a même, en l'espèce, un superbe paradoxe.

Si la légitimité de l'image en français n'est donc pas totalement évidente, par contre la nécessité de la construction de savoirs à son sujet l'est totalement. L'image possède un pouvoir énorme qui peut conduire à un silence passif (comme, du reste, tout texte). Il n'est pas inutile d'amener l'élève à une réflexion critique sur les images comme de lui permettre d'adopter un autre comportement que celui de consommateur crédule (sage comme une image !). C'est, sans doute, une des

missions de l'école. Il faut amener l'élève à prendre de la distance vis à vis de l'image comme il faut lui permettre de prendre de la distance vis à vis du fonctionnement de la langue, afin qu'il en comprenne les mécanismes. Peut-être, pour cela, peut-on lui faire produire des images tout comme on peut le faire « écrire d'abord »¹ ? En tous cas, il s'agit d'amener les élèves à parler de l'image qui, dès lors, et puisqu'elle devient support ou déclencheur de parole, trouve enfin sa place en cours de français.

Mais il y a quelque chose de gênant dans cette idée qu'il faut donner aux élèves les moyens de prendre une distance culturelle vis à vis de l'image parce que l'image est dangereuse et manipulatrice (il faudrait se méfier de l'image, et en particulier de l'image télé, comme il fallait autrefois se méfier des livres qui « pervertissaient » la jeunesse). Il serait en tout cas très réducteur de cantonner l'enseignement sur l'image à une simple passe d'arme contre l'image et de reproduire avec l'image ce qui est souvent le cas avec les textes : engendrer une méfiance à l'égard de ce qui caractérise la culture de l'élève – pour mieux imposer une culture légitime ou, pour le dire vite, dominante...

Par ailleurs, au-delà des dangers de l'image qui manipule ou dont l'aveuglante évidence empêche toute réflexion critique, il faut bien admettre que, contrairement à une idée répandue, les élèves ne sont pas à égalité devant l'image. Et, bien entendu, ceux qui sont mis en difficulté par l'image sont les mêmes que ceux qui sont mis en difficulté par l'écrit. Il y a une culture de l'image comme il y a une culture de l'écrit et cette culture est mal partagée. Prenons les bandes dessinées par exemple : la tentation qui peut vite n'être que pure démagogie d'en pratiquer l'étude en classe parce que « ça au moins, ça va leur plaire » ou que « ça au moins, ils comprennent » s'appuie sur l'idée totalement fautive que tous les adolescents savent lire une B.D. Ici comme ailleurs, il y a un mode d'emploi à connaître, des blancs à combler, des références à construire...

D'où le danger de ces images trop souvent considérées, en particulier dans les petites classes, comme des aides pédagogiques et qui deviennent, en fait, des entraves à la compréhension. Il n'y a qu'à voir la place prépondérante accordée à l'image dans les méthodes d'enseignement de la lecture pour comprendre quelle est la véritable place qu'on lui accorde à l'école (en particulier en élémentaire) : celle du médiateur, de l'aide à la compréhension, de l'explication qui vaut mieux qu'un long discours. Elle est référent de lecture, illustration de texte, déclencheur d'écriture... Elle est le dernier recours de l'enseignant désarmé qui ne peut pas communiquer par écrit avec ses élèves non-lecteurs ou mauvais lecteurs. Il y a, là encore, un consensus non fondé autour de l'idée que tous les enfants, même les plus en difficulté, comprennent les images qu'on leur donne, que tous y voient les mêmes choses. Et l'image/aide devient image/piège parce qu'on a fini par oublier, une fois encore, que l'image comme la lecture est une chose difficile à apprendre.

L'image dans l'enseignement du français ne va pas de soi et sa légitimité ainsi que son usage sont au moins à discuter : telle est l'ambition de ce numéro de *Recherches*.

LA RÉDACTION

¹. voir *Recherches* n° 23.